

GISÈLE GELBERT, 61 ans, répare autant que faire se peut les troubles profonds du langage. Neurologue de formation, elle va plus loin qu'une simple orthophoniste. Sa méthode, elle l'a construite au fil de son expérience, avec les enfants qu'elle continue de soigner. On vient la consulter de toute la France.

LA BONNE FÉE DES MOTS CASSÉS

A quoi Gisèle Gelbert, neurologue et «aphasiologue», passe-t-elle son temps dans son cabinet du XV^e arrondissement tout juste meublé de quelques livres, crayons et jouets d'enfants? A fuir le roi des Aulnes, dit-elle. A arracher l'enfant à l'ogre qui, tapi dans un recoin de son cerveau, l'empêche de lire, de parler, d'écrire correctement. Au bout de sept ans de batailles contre l'illettrisme, elle revendique son butin : un demi-millier d'enfants et d'adolescents traités, voire guéris de troubles profonds du langage. Et continue d'affûter ses armes : cette tête chercheuse à l'œil aigu et à la mèche rebelle, qui se veut avant tout «neurologue de terrain, de labeur», ne cesse d'affiner sa méthode, unique, pour soigner les handicapés des mots.

Elle rééduque elle-même ses patients.



comment «un individu normal parle, écoute, comprend, lit ou écrit». A la différence de ses confrères, qui délèguent aux orthophonistes la rééducation de leurs patients, Gisèle Gelbert revendique sa part de labeur quotidien. Chacun, avec sa pathologie propre, la met sur une piste, apporte sa pierre à la construction de sa théorie. Pourquoi Simon, onze ans, se révèle-t-il incapable de lire, en dépit d'années d'orthophonie et de psychothérapie? Pourquoi Marie ne peut-elle relire ce qu'elle vient pourtant d'écrire correctement? Pourquoi Michel, qui sait lire le mot «plante», s'obstine-t-il à écrire «fleur»? Parce qu'il leur manque l'instrument pour faire la correspondance entre le son, la graphie et le sens. «Leur cerveau est mal écrit», dit-elle.

Si on brûle une étape, le mécanisme se grippe.

Sans s'attarder sur les causes du handicap (ces

Avant de trapper à sa porte, la plupart sont incapables de déchiffrer trois lignes, de reconnaître des syllabes. Les plus atteints s'expriment dans un jargon incompréhensible. En quelques dizaines de séances pourtant, ils seront remis à flot. Comme une orthophoniste, Gisèle Gelbert les entrainera au b-a-ba de la lecture, à s'exprimer au «ping-pong» (lire un texte à deux en disant une syllabe à tour de rôle : «Une vraie torture pour eux!»), à visualiser des mots, avant de les copier. Avec de meilleures chances de guérison : seul neurologue à se donner la peine de rééduquer elle-même ses patients, elle s'aide de ses exercices pour affiner son diagnostic. «C'est en passant du temps avec eux que j'arrive à comprendre de quoi ils souffrent vraiment!»

Dans la première promotion des diplômés en orthophonie.

Née en Egypte, dans une famille d'ingénieurs au canal de Suez, elle a quitté Port-Saïd à 16 ans pour entamer des études de lettres à Paris, «sans conviction». Le déclin se produit lorsqu'elle découvre l'orthophonie, qui l'attire «parce que c'était l'application pratique d'une science». Lorsque, en 1967, le diplôme est créé, elle fait partie de la première promotion, se passionne pour la linguistique et monte dans la foulée, à la demande du psychiatre René Diatkine, le service d'orthophonie au centre de santé mentale du XIII^e. «C'est là que j'ai compris que, quand on avait des idées pour traiter les troubles du langage, il valait mieux être médecin!» A 30 ans, quoique mère de famille, la voilà d'archer sur les bancs de la fac. Tout en continuant à travailler dans les écoles maternelles où elle introduit la méthode Borel-Maisonnny (une méthode gestuelle, couramment employée aujourd'hui pour apprendre à lire aux petits), elle se spécialise en



«Il m'arrive aujourd'hui des enfants à qui on a attribué des déficiences psychoaffectives graves sous prétexte qu'ils s'expriment mal ou renâclent à écrire. En fait, ce sont les mécanismes du langage qui sont atteints.»

neurologie, puis en aphasologie. «A ce moment-là, je suis arrivée dans un service de médecine interne, à l'hôpital Saint-Joseph, où on faisait de la vraie médecine : celle qui est au contact des gens. Je me suis dit que je ne pouvais pas laisser passer ma vocation.» Pendant quinze ans, Gisèle Gelbert a donc été généraliste. Aujourd'hui encore, elle tient à conserver son poste de médecin conseil à EDF. «Parce que j'aime faire un diagnostic le plus tôt possible. Quand une femme vient me voir en se plaignant d'avoir le cafard et que, après examen, je lui trouve un kyste à l'ovaire gros comme une orange, je suis contente! C'est ça la médecine! Aiguiser son intelligence pour confirmer une impression.» Et, surtout, échapper aux préjugés.

Chaque enfant, avec sa pathologie propre, l'aide à avancer dans sa théorie.

«Il m'arrive aujourd'hui des enfants à qui on a attribué des déficiences psychoaffectives graves sous prétexte qu'ils s'expriment mal ou renâclent à écrire. En fait, ce sont les mécanismes du langage qui sont atteints.» Encore faut-il être en mesure de comprendre

enfants présentent les mêmes troubles que les sujets aphasiques alors qu'ils n'ont pas, comme ces derniers, de lésions cérébrales). Gisèle Gelbert est arrivée à décortiquer chacun de nos actes linguistiques et à focaliser très précisément chaque trouble. Pour elle, la structure du langage n'est pas seulement neuronale. Elle est organisée en «circuits» correspondant chacun au temps nécessaire pour intégrer une information et la retransmettre par la main ou la voix. Si l'on brûle une étape, le mécanisme tombe en panne : on épèle un texte sans le lire, on dessine sans écrire, on ignore que les voyelles peuvent servir à faire du sens. Chaque cas l'oblige à mettre au point de nouveaux exercices. Dans son livre (1), elle explique comment elle amène chacun à lire ou écrire, presque malgré lui, «de manière passive et non consciente». Ascander les phrases avec son crayon, à marteler les syllabes afin de déclencher une intensité linguistique qui les sensibilise et active le bon circuit. On vient de partout consulter Gisèle Gelbert, de Reims, de Provence, des USA... Le plus souvent en désespoir de cause. «Je n'ose même pas imaginer où ils auraient fini par échouer», lâche-t-elle en soupirant. Si le diagnostic est exact, elle guérit ou améliore sensiblement l'état d'un enfant. Mais attention! «Mon ambition se limite à lui faire acquérir les mécanismes de base». Nul besoin de lui envoyer votre rejeton s'il renâcle à lire les œuvres complètes de Victor Hugo. Il ne fait sans doute pas partie des sujets porteurs de type aphasique, dont certains sont incapables d'écrire jusqu'à leur propre nom. Si l'on en croit les statistiques de l'armée, ils seraient 1000 chaque année. Sans compter les filles... Corinne THERMES

Pour diffuser sa méthode, Gisèle Gelbert a fondé l'Association pour la recherche et l'enseignement des troubles aphasiques (Apretta : 161/69/34/84/80).

(1) Lire c'est vivre, de Gisèle Gelbert, éd. Odile Jacob, 130 francs.